

Title	Physiologie du manage et Les Chouans : premières réflexions balzacienes sur la famille
Sub Title	
Author	藤原, 団(Fujiwara, Dan)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2000
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.5, (2000.) ,p.24- 32
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20000000-0024

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Physiologie du mariage et Les Chouans
— *Premières réflexions balzacienne sur la famille* —

Dan FUJIWARA

La question de la famille dans le roman de Balzac n'est pas simplement un thème, mais c'est une *forme* même de son écriture. Telle est l'hypothèse que nous voulons soutenir dans les quelques pages qui suivent, en rapprochant la *Physiologie du mariage* et *Les Chouans*⁽¹⁾, deux ouvrages du Balzac « naissant » comme celui de *La Comédie humaine*. L'hypothèse n'est pas tout à fait nouvelle. Nicole Mozet l'a déjà formulée autour du thème de la « ville de province ». Elle dit : « L'histoire des thèmes n'est pas dissociable de l'histoire des formes⁽²⁾ ». En un sens, notre propos consisterait à justifier une forme extensive de cette théorie, mais par un autre biais. L'hypothèse que nous allons travailler implique une autre hypothèse : la question de la famille devient une forme de l'écriture balzacienne au moment précis où se produit l'apparition même de ce thème. Par l'écriture balzacienne, nous entendons celle de *La Comédie humaine*, et d'où le choix de notre corpus.

Le rapprochement de ces deux textes est certainement inattendu⁽³⁾. La *Physiologie du mariage* sera intégrée dans les *Etudes analytiques*, et *Les Chouans* dans les *Scènes de la vie militaire des Etudes de mœurs*. Par son sous-titre : « Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal », le premier peut être considéré comme une écriture *théorique*, tandis que le deuxième est une écriture *romanesque*⁽⁴⁾. Les deux textes sont de nature différente. Or ce qui est à retenir, c'est que l'on peut y voir apparaître les deux axes fondamentaux pour le roman balzacien : adultère et bâtardise.

A la lumière de la « Physiologie »

La *Physiologie du mariage*, malgré le titre, pose la question sur l'adultère. Le livre commence en effet par un constat qui sera complété par une étude statistique : « l'auteur s'aperçut que la sévérité des lois conjugales y était assez généralement tempérée par l'Adultère » (Phy., p.904). Pour l'auteur, l'adultère est une « sourde maladie » (Phy., p.976). D'ici le centre de gravité du discours se déplace vers la réflexion méthodique sur la façon de discerner, selon le terme

de Balzac, les « symptômes » qui permettent au mari de prévoir l'infidélité de son épouse, ainsi que les moyens de la *diagnostiquer* afin de se défendre contre l'« invasion du mal » (ibid.), c'est-à-dire celle de l'amant. A l'aide des anecdotes en mosaïque, l'auteur professe tout un savoir de techniques et de pratiques qui a pour but de conserver ou restituer la paix du ménage. Dans ce geste, sérieux ou non, il s'agit d'une étude positive ou même scientifique⁽⁵⁾.

En fait l'objet du discours n'est pas tout à fait l'acte même de l'adultère. Dans le texte on n'y assiste jamais ; il s'agit d'une « sourde maladie » (Phy., p.976) ou bien, pour reprendre l'expression de Michel Foucault, de « l'invisible visible⁽⁶⁾ ». A regarder de près le texte, on comprend bien que le travail de l'observation ne s'effectue pas sur la femme qui a déjà trahit son mari, mais plutôt sur celle qui est *a priori* « honnête et vertueuse », mais qui, *a posteriori*, s'apprête à basculer vers l'inconduite. « Hélas ! si votre femme n'a pas encore tout à fait baisé la pomme du Serpent, le Serpent est devant elle ; vous dormez, nous nous réveillons, et notre livre commence » (Phy., p.999). L'objectif de l'observation consiste donc à trouver dans les comportements physiques et moraux de cette femme qui « n'a pas encore tout à fait baisé la pomme du Serpent », un code associatif à la possibilité de l'adultère même.

Ici s'impose le problème de la véracité qui *autorise* et *légitime* le discours. Car, le sujet du discours — qui se nomme « je » et « auteur » — doit parler à son destinataire — le mari — de ce qu'il ne sait pas encore. Autrement dit, au niveau cognitif de l'objet il y a un décalage important entre le sujet du discours et son destinataire. Il faut donc *motiver* ce décalage pour que la relation entre le sujet du discours et son destinataire s'établisse véritablement.

La démarche de Balzac est tout à fait intéressante. Le discours se déroule principalement à la première personne du pluriel qui présuppose l'existence d'une certaine relation entre le sujet du discours et son destinataire. Mais ce qui est à regarder, c'est que, dans cet espace qui fonctionne effectivement comme discours direct, s'insère un autre discours direct qui est plus intime que celui-là. C'est le début du livre, la « MEDITATION I. LE SUJET » auquel nous voulons prêter l'attention. On y découvre un autre destinataire « Physiologie » auquel on confère le « tu » : « Physiologie, que me veux-tu ? » (Phy., p.913). Visiblement Balzac entend par le mot « SUJET » le thème. Mais il nous semble qu'il désigne aussi le support d'une action discursive, c'est-à-dire l'agent énonciatif du discours. L'apparition du fond est en réalité celle de celui qui

donne à ce fond une forme. En tout cas, il est indéniable que la « Physiologie » est appelée pour que le discours démarre ou mieux que le sujet parlant apparaisse. La « Physiologie » fonctionne comme fondateur du discours, à l'instar du Dieu dans la Bible. La « Physiologie » est bien là comme si elle était interlocuteur du « je », mais en réalité elle ne dialogue jamais avec celui-ci. N'est-ce pas d'ailleurs la phrase inaugurale est évocatrice du langage biblique : « Dieu, que me veut-tu ? ».

La véracité de l'énonciation étant ainsi garantie, reste à régler celle de l'énoncé lui-même qui doit la confirmer. Et ce sera le travail majeur des deuxième et troisième parties du livre, qui ont pour but d'arriver à la « paix du ménage », faute de quoi le discours serait totalement un échec.

L'articulation des deuxième et troisième parties du livre se trouve fortement marquée par le recours aux métaphores politico-militaires. La deuxième partie s'intitule « Des moyens de défense à l'intérieur et à l'extérieur ». L'auteur prend la femme pour une « nation » et montre comment la « gouverner » pour que l'invasion du mal ne l'affecte pas. Parce qu'« elle [l'épouse] a sa politique comme vous avez la vôtre » (Phy., p.1010). Ainsi on parle de l'éducation : « Méditation XI. De l'instruction en ménage » ; la santé : « Méditation XII. Hygiène du mariage » ; le territoire : « Méditation XIV. Des appartements », « Méditation XV. De la douane », « Méditation XVII. Théorie du lit » ; la gestion : « Méditation XX. Essai sur la police ». L'auteur conseille même au mari de constituer le règlement : « Méditation XVI. Charte conjugale ». Et en cas de l'inefficacité de ces moyens, c'est la guerre qui se prépare. La troisième partie intitulée « De la guerre civile » est consacrée à cette phase. Le programme de cette partie est d'instruire le mari des « principes de stratégie » (Méditation XXIV), de l'usage des « alliés » (Méditation XXV), « différentes armes » (Méditation XXVI), mais aussi « compensations » (Méditation XXVIII), pour arriver à « la paix du ménage » (Méditation XXIX). Tout se passe comme si l'espace conjugal était un champs de bataille.

L'auteur accuse en fait au-delà ou en deçà de l'infidélité de la femme toute la société elle-même. « Ainsi, après avoir accusé franchement la sourde maladie par laquelle l'état social est travaillé, nous en avons cherché les causes dans l'imperfection des lois, dans l'inconséquence des mœurs, dans l'incapacité des esprits, dans les contradictions de nos habitudes » (Phy., p.976). Et le discours se développe dans une dimension socio-politique. Ici nous pouvons remarquer que ce développement thématique vient du fait que la question de l'adultère

implique celle de l'organisation d'un espace et celle de l'identité de cet espace, qui sont bien des problématiques du savoir politique et social. Les premiers symptômes de l'inconduite de la femme n'étaient-ils pas par exemple :

Puis votre femme commence à dire : « Ma chambre, mon lit, mon appartement. » A beaucoup de vos questions, elle répondra : « Mais, mon ami, cela ne vous regarde pas ! » Ou « Les hommes ont leur part dans la direction d'une maison, et les femmes ont la leur » (Phy., p.994).

Penser au mariage suppose un fait : il s'agit d'une composition humaine plurielle qui forme un espace dans lequel elle construit et conserve son identité. La manière est variée. Dans un premier temps, l'identité peut se produire par la construction d'une forme : partager un même foyer, un même patronyme, et même l'économie des biens. Mais cette forme s'accompagne d'un certain fond plus ou moins implicite : ensemble de sentiments comme affection entre les membres de la famille, respect aux autres membres, et toute la série de droits, interdits et obligations auxquels les membres donnent un accord informel. Le programme canonique de la *Physiologie du mariage* est de bien observer cet espace complexe à la lumière de la « Physiologie », mais aussi à l'aide des métaphores et lui donner une langue, une forme.

De l'observation à la narration

Dans *Les Chouans*, le recours aux métaphores politico-militaires dont bénéficie la *Physiologie du mariage* devient le moyen descriptif. Car il s'agit justement d'un champ de bataille.

L'espace à organiser est Fougères. C'est une région bretonne qui, malgré la Révolution française, est encore fidèle à la dynastie royale, et pour l'organiser on doit bien discerner les êtres et les choses qui sont nuisibles à l'identité du régime républicain. De ce fait le premier contact de Hulot, commandant républicain qui a pour mission d'organiser cet espace, avec un chouan est extrêmement important.

[...] il [Hulot] lui [un chouan] termina en lui demandant brusquement : « D'où viens-tu ? »

Son œil avide et perçant cherchait à deviner les secrets de ce visage impénétrable qui, pendant cet intervalle, avait pris la niaise expression de torpeur dont

s'enveloppe un paysan au repos.

« Du pays des *Gars*, répondit l'homme sans manifester aucun trouble.

— Ton nom ?

— *Marche-à-terre*.

— Pourquoi portes-tu, malgré la loi, ton surnom de Chouan ? » (Ch., p.916)

Les « premiers symptômes » sont là. A la différence de la *Physiologie du mariage*, la plume de Balzac passe de l'observation à la description en représentant les êtres et choses en fonction du nom propre qui est une des grandes bases de la construction textuelle de l'identité⁽⁷⁾. D'autant plus que le paragraphe final ajouté en 1845 est significatif. Le texte dit : « En 1827, un vieil homme accompagné de sa femme marchandait des bestiaux sur le marché de Fougères, et personne ne lui disait rien quoiqu'il eût tué plus de cent personnes, on ne lui rappelait même point son surnom de Marche-à-terre » (Ch., p.1211). On comprend que Hulot a bien accompli sa mission en exécutant la « loi » qui n'est pas simplement politique mais aussi textuelle. Le personnage qui se nommait audacieusement Marche-à-terre devant le républicain n'est plus appelé ainsi ; Fougères est bien organisé. C'est dire que l'espace textuel est bien ordonné au gré de Hulot. En tout cas, *Les Chouans* peut se lire d'abord comme accomplissement de l'identité selon le régime républicain.

Or l'enjeu du roman n'est pas aussi simple ; car il n'y a pas que Marche-à-terre qui est défavorable à l'identité républicaine, et il n'y a pas que Hulot qui doute de cette identité à l'égard de Fougères. Du côté de Marche-à-terre ou plutôt au-dessus de lui, il y a le marquis de Montauran, chef des Chouans ; et du côté de Hulot ou plutôt à côté de lui, il y a Fouché, ministre de police, et Marie de Verneuil qui interviennent dans le face-à-face des Chouans et des républicains. Faute de quoi l'histoire aurait été tout simplement une description. Il y a une autre histoire qui s'en mêle, une autre couche du récit qui permet à l'écriture de Balzac de passer à une autre étape : la narration. Comment ?

Au début de la deuxième partie de la *Physiologie du mariage*, on lit la phrase suivante : « Comment donc concevoir un gouvernement sans maréchaussée, une action sans force, un pouvoir désarmé ? » (Phy., p.1011) D'ici l'auteur présente l'ensemble des « moyens de défense » pour éviter que l'amant ne transgresse l'espace conjugal. Mais justement n'est-ce pas l'« idée de Fouché » (le titre du deuxième chapitre des *Chouans*), l'idée de cet homme

qui, ayant « la police gravée sur la figure » (Ch., p.977), veut organiser Fougères, comme Hulot, tout en capturant le marquis de Montauran sans violence physique directe, en envoyant Marie de Verneuil. Espionne donc, Marie assume justement le rôle de « gouvernement sans maréchaussée », « action sans force », « pouvoir désarmé », c'est-à-dire celui du mari vis-à-vis de l'amant.

D'ici Balzac va plus loin. Dans son introduction pour l'édition de la Pléiade, Lucienne Frappier-Mazur porte un regard critique sur la « question traditionnelle » : *Les Chouans* est-elle roman historique ou roman d'amour ? Ce faisant, elle propose un autre axe qui permet de redéfinir cette question : c'est « le thème de la trahison⁽⁸⁾ ». A l'aide de cette proposition, ce que nous voulons montrer, c'est que ce thème de la trahison se joue surtout autour de l'identité de Marie de Verneuil. Car, ce personnage impose aux autres (et à nous aussi) de poser la question — qui est-ce ? — dont l'attente de la réponse sert de un moteur de la narration et de la lecture de ce roman. L'interrogation est simple mais forte. Et c'est justement ici qu'à la question de l'organisation de l'espace s'ajoute une autre question fondamentale à l'écriture balzacienne : bâtardise.

Apparu comme « belle inconnue » (Ch., p.967), ce personnage féminin est d'abord nommé Marie par sa servante Francine (Ch., p.968), et reconnue comme Marie de Verneuil à l'aide d'une parole de Hulot : « l'ordre que j'ai reçu du ministre m'apprend qu'elle se nomme Mlle de Verneuil » (Ch., p.971). En effet, ce qui se passe ici, c'est, comme la première rencontre de Marche-à-terre avec Hulot, l'apparition d'un signe, véritable support de la construction textuelle. Pour reprendre l'expression de Philippe Hamon, reste à attendre que ce signe vide va se charger de signification⁽⁹⁾.

Mais la tension du roman se trouve en fait dans le ralentissement même de ce procès de « signification ». Écoutons la remarque de Mme du Gua⁽¹⁰⁾ : « Elle [Mlle de Verneuil] a péri sur l'échafaud après l'affaire de Savernay, elle était venue au Mans pour sauver son frère le prince de Loudon » (Ch., p.978). Ici nous trouvons un véritable travail sémiologique de Balzac. Il met en cause, non seulement l'identité, mais aussi le signe même qu'il vient de prendre comme point d'appui de la construction de cette identité. Le signe « Marie de Verneuil » est devenu en quelque sorte illégitime. La question qui se pose autour de ce personnage — qui est-ce ? — est encore valable et devient plus forte. Les signifiants s'entassent et débordent autour de ce signe illégitime « Marie de Verneuil », mais leur relation reste en suspens. C'est dire qu'il lui manque ici le signifié qui est capable de fixer, fût-ce arbitraire, cette relation.

La narration du roman est donc motivée par la recherche du signifié par lequel on rêve de légitimer le signe.

Ce que nous voulons y voir, c'est que cette recherche du signifié concerne l'organisation d'un espace familial. La trame descriptive des *Chouans*, c'est la conquête républicaine de Fougères, mais nous avons noté qu'elle est détournée par l'intervention de Marie de Verneuil. Le remarquable est que cette intervention se développe dans une direction assez intéressante. Malgré sa mission, Marie de Verneuil est éprise du marquis de Montauran, avoue devant lui son passé, voire son origine bâtarde (Ch., p.1143 et sq), et veut se marier avec lui. Le passage où elle prend cette décision est absolument à lire.

La certitude d'être aimée, qu'elle était allée chercher à travers tant de périls, avait fait naître en elle le désir de rentrer dans les conditions sociales qui sanctionnent le bonheur, et d'où elle n'était sortie que par désespoir. N'aimer que pendant un moment lui sembla de l'impuissance. Puis elle se vit soudain reportée, du fond de la société où le malheur l'avait plongée, dans le haut rang où son père l'avait un moment placée. Sa vanité, comprimée par les cruelles alternatives d'une passion tour à tour heureuse ou méconnue, s'éveilla, lui fit voir tous les bénéfices d'une grande position. En quelque sorte née marquise, épouser Montauran, n'était-ce pas pour elle agir et vivre dans la sphère qui lui était propre. *Après avoir connu les hasards d'une vie tout aventureuse, elle pouvait mieux qu'une autre femme apprécier la grandeur des sentiments qui font la famille. Puis le mariage, la maternité et ses soins, étaient pour elle moins une tâche qu'un repos.* (Ch., p.1180. C'est nous qui soulignons.)

Nous trouvons ici un désir de légitimer le signe « Marie de Verneuil » à travers le mariage dont la perspective est de construire un espace familial. Le signe sera légitime, parce que le mariage avec Montauran, assurera « le haut rang », « tous les bénéfices d'une grande position ». De la bâtardise au mariage, à la famille ; de l'enquête de l'origine à la construction d'un espace familial. Sans aucun doute, le passage est creusé par la question de la règle langagière.

La promotion littéraire du bâtard au siècle des Lumières, c'est bien connu. Mais n'oublions pas que celle de Marie de Verneuil, consacrée par l'union avec le marquis de Montauran sera interrompue par les républicains, bref Hulot ; et le roman se termine ainsi. Comme nous avons déjà vu au début du récit, ce

personnage, « acteur / lecteur privilégié⁽¹¹⁾ », n'est rien d'autre qu'exécutant de la Loi jusqu'à la fin. Comme le remarque Nicole Mozet⁽¹²⁾, nous trouvons ici un des grands mythes balzaciens de l'autorité paternelle.

* * *

Hulot qui est censé pouvoir garantir la sécurité de l'espace, joue un rôle identique à la « Physiologie » qui se trouve garant de la vérité du discours dans la *Physiologie du mariage*. Une seule et grande différence par rapport à la « Physiologie », c'est que Hulot fait partie de cet espace et s'engage dans le dialogue avec les autres personnages. De la *Physiologie du mariage* aux *Chouans*, la mise en texte de la question de la famille change. Le monologue sur l'adultère à la lumière de la « Physiologie » se transforme en dialogue entre la bâtardise et le mariage qui sera arrêté par le « Père » Hulot ; l'observation en narration. Dans ce passage apparaît une configuration fondamentale pour l'écriture balzacienne : continuité et discontinuité. L'adultère menace la continuité de l'espace conjugal, et la paternité est surprise par la bâtardise. Cette configuration est considérable pour penser à la question de la famille : la famille doit sa continuité à la discontinuité. Or elle figure dans la forme même de *La Comédie humaine* : chaque roman qui la compose est autonome, alors qu'il est lié à d'autres romans de par le « retour des personnages ». La question de la famille dans le roman balzacien est-elle tout de même une question thématique ?

NOTES

(1) Honoré de Balzac, *Physiologie du mariage* (en abrégé Phy.), dans *La Comédie humaine*, sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome XI ; *Les Chouans ou la Bretagne en 1799* (en abrégé Ch.), dans la même édition, tome VIII. La page des citations de ces deux ouvrages sera désignée dans le texte en chiffres arabes mis en parenthèses avec l'abréviation de l'ouvrage concerné.

(2) Nicole Mozet, *La Ville de province dans l'œuvre de Balzac. L'espace romanesque : fantasme et idéologie*, CDU/SEDES, 1982 ; réimprimé chez Slatkine Reprints, 1998, p.294.

(3) Nicole Mozet fait une allusion remarquable sur la possibilité du rapprochement entre ces deux ouvrages. Voir son livre, *ibid.*, p.145.

(4) Malgré son ambiguïté : est-il un roman historique ou roman d'amour ?

- (5) A ce sujet, voir Hiroshi Matsumura, « *Physiologie du mariage no oshieru mono* » (en japonais), dans *Balzac*, Surugadai-shuppansha, 1999, pp.271-283.
- (6) Voir Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, PUF, 1963.
- (7) Plus tard, le nouveau roman s'en moquera.
- (8) « Introduction », dans l'édition Pléiade, t.VIII, p.877.
- (9) Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, Larousse, 1972 ; l'article est remanié et republié dans *Poétique du récit*, Seuil, coll. « Essais », 1977, p.128.
- (10) Elle est aussi un personnage douteux au niveau de l'identité : elle se porte mère du marquis de Montauran, mais elle est trop jeune pour être mère d'un fils de vingt ans.
- (11) Pierre Barbéris, « Roman historique et roman d'amour. Lecture du *Dernier Chouan* », *RHLF*, mars-juin 1975, p.289.
- (12) Nicole Mozet, *op.cit.*, p.140.